

Quand l'art contemporain s'invite dans la commune de Leytron – Creative Negotiations

MAËLLE CORNUT

Janvier 2018

Ce texte témoigne d'une position d'artiste impliquée de diverses manières dans le projet *¿Creative Villages?*. Les trois parties dont il se compose sont écrites selon des angles différents, en résonance avec les divers rôles que j'ai occupés.

- › **PRISES DE CONTACTS** relate mon expérience en tant qu'artiste-curatrice. En effet, Benoît Antille, le responsable du projet, m'a offert d'organiser quelques événements. J'explique ici ce qui a motivé mes choix.
- › **NÉGOCIATIONS** propose trois stratégies artistiques-curatoriales. En tant qu'assistante du projet, j'ai participé à la plupart des événements. Ces stratégies sont issues de mes observations.
- › **EN TANT QU'ARTISTE** expose les réflexions qui m'ont traversée durant le projet et qui me traversent dans ma pratique.

I. PRISES DE CONTACTS

Deux événements pour réfléchir à notre manière de vivre ensemble.

Pendant le déroulement du projet *¿Creative Villages?*, Benoît Antille m'a offert à quelques reprises la possibilité de porter la casquette de curatrice et d'organiser des événements. Je me suis alors demandé quelles formes d'art et quels sujets pourraient entrer en dialogue avec les habitants de la commune. D'entrée, les démarches artistiques référentielles ou minimales m'ont paru plus difficiles à défendre auprès du grand public. Néanmoins, je ne voulais pas faire de compromis et proposer des démarches contemporaines sans imposer aux artistes un thème qui pourrait plaire davantage au grand public. J'ai donc décidé de laisser

carte blanche à chaque artiste quant au format final et au sujet à développer. Cependant, une consigne subsistait : celle d'interagir avec les habitants de la commune d'une manière ou d'une autre. En effet, l'idée de se rendre visible, d'entrer en contact, de perturber le quotidien, d'intriguer les passants me plaisait. C'est d'ailleurs pour leur capacité à entrer en interaction avec le public que mon choix s'est porté sur Katerina Samara (artiste visuelle) et le duo créé pour l'occasion, Nicole Murmann (artiste performeuse) + Christian Valleise (musicien).

Par sa pratique artistique, Katerina Samara explore les questions de mémoire familiale et de mémoire collective en utilisant des sensations afin d'activer ou de réactiver un passé ou un présent à partager ensemble.

Son projet sur les liens entre la mémoire et le goût initié à la Ferme-Asile en 2016 a été poursuivi pour *«Creative Villages?»*. Katerina Samara a occupé le kiosque de Fabiana de Barros (artiste) durant une semaine. Son projet «Periptero du goût» proposait diverses activités autour de la mémoire, de l'identité et de la nourriture. Katerina Samara a notamment mis en place un projet d'échanges de recettes avec les habitants de la commune et un atelier avec des écoliers autour des liens entre leurs nationalités d'origine, leurs lieux de résidence et la nourriture.

Le «Periptero du goût», par son approche *via* la nourriture, amène un aspect convivial, qui facilite l'accès à l'art, comme le souligne Véronique Mauron (curatrice de la Ferme-Asile) : *Mais il (le spectateur valaisan) devient ouvert, curieux et impliqué dès lors qu'il est accompagné dans sa découverte de l'art contemporain*. Véronique Mauron souligne d'ailleurs l'importance de la notion de *convivialité* dans l'accès à la culture.⁷

Par ses projets, Katerina Samara traite de manière indirecte des questions de migration et questionne notre rapport à l'autre à une époque où le Valais et la Suisse tendent à se refermer sur eux-mêmes.

Nicole Murmann et Christian Valleise ont réalisé durant une journée entière une performance sonore dans les cars postaux sur la ligne Leytron-Ovronnaz, intitulée «Duel Moite».

Les performers étaient vêtus de noir et munis d'un mini-haut-parleur. Selon les sons diffusés, ils se déplaçaient, s'éloignaient ou se rapprochaient. La bande sonore comportait un mélange de leurs voix, des enregistrements et des compositions musicales.

Pour «Duel Moite», Nicole Murmann et Christian Valleise ont exploré la question du rapport à l'autre : en harmonie, en suspension, en tension. Partant du principe que chaque interaction est une négociation, le concept de la performance plaçait

7. *Arts Visuels en Valais: Un état des lieux*, Benoît Antille, Cahiers de l'Observatoire de la culture - Valais 1, Canton du Valais, Service de la culture, 2013.

la communication entre deux personnes comme un duel, une chorégraphie de luttes de pouvoir. L'adjectif moite renvoyait quant à lui au corps et aux changements physiologiques produits lors d'une situation de stress, mais aussi aux formes de duels latentes et implicites.

Le choix du bus, d'un espace restreint, permettait d'impliquer les usagers dans la performance. La question du «Duel Moite» se joue alors entre les deux performers, mais également entre les performers et les spectateurs. Les réactions ont été variées : certaines personnes ont vécu l'expérience comme une agression, d'autres ont quant à elles été ravies de pouvoir y assister.

Le choix de ce lieu atypique pour une performance a permis de toucher un public large, et de les mettre en relation avec de l'art contemporain. Cette performance les a peut-être même questionnés sur les interactions à l'œuvre au sein d'un couple, d'une famille, au travail, dans la rue, etc.

Les pratiques de Katerina Samara et de Nicole Murmann + Christian Valleise ont en commun d'entrer en dialogue avec les spectateurs. Par leurs travaux, ils interrogent notre mémoire et notre manière de vivre ensemble, comment ces différents espaces, qu'ils soient tangibles ou immatériels, privés ou collectifs, se négocient.

II. NÉGOCIATIONS

Comment inclure le public (malgré lui) ? Quelques stratégies curatoriales et artistiques esquissées d'après les expériences de *Creative Villages* à Leytron.

1. Exposer ailleurs que dans un espace considéré comme un musée. Exposer dans l'espace public, dans des lieux atypiques, dans des lieux de convivialité

- › permet de proposer des pratiques contemporaines au grand public en évitant la barrière symbolique à passer le pas de la porte d'un musée
- › donne une visibilité à l'art

2. Inclure des personnes/personnalités de la communauté

- › partir sur de bonnes bases
- › donne une légitimité au projet ou à l'événement
- › amène davantage de public
- › apprendre l'un de l'autre

3. Infiltrer des événements populaires

- › casse l'image élitiste associée à l'art contemporain et son milieu
- › entame un dialogue

1. Exposer dans l'espace public, dans des lieux atypiques, dans des lieux de convivialité

Pour le grand public, passer le pas de la porte et entrer dans un musée ou un centre d'art peut s'avérer difficile, comme en témoignent Isabelle Moroni (professeur, Haute École de Travail Social, Sierre) et Gaëlle Bianco (assistante de recherche, Haute École de Travail Social, Sierre) : *Les personnes qui ne seraient pas socialisées aux codes de la culture légitimes peineraient ainsi à franchir les portes des équipements culturels. Malraux avait déjà eu l'idée de rapprocher les non-publics et la culture à travers une politique ambitieuse de décentralisation des équipements culturels en « province » (les maisons de la culture). Bien que la question de la décentralisation n'ait plus la même acuité aujourd'hui, en particulier dans un système fédéraliste comme le nôtre, un peu partout des pratiques voient le jour, se proposant de rejoindre « les publics là où ils sont ». Les actions entreprises relèvent aussi bien de nouveaux formats de médiation que de projets proprement artistiques. L'ensemble de ces pratiques ont cependant pour point commun de « sortir » des murs des institutions culturelles pour tisser des relations artistiques et culturelles avec les habitants des territoires.*⁸

Les expositions et les événements proposés dans l'ancienne église ont globalement connu une fréquentation basse. Malgré la qualité et la diversité des formats, des sujets et des approches artistiques, ils ont été visités en majorité par un public d'acteurs culturels et d'amateurs d'art.

Plusieurs facteurs expliquent ce constat. Le lieu en lui-même fait l'objet de polémiques : la désacralisation de l'église ne faisant pas l'unanimité des villageois, certains refusent d'y entrer.

Cependant, mon postulat est que l'église est perçue par la communauté comme une sorte de musée. En effet, par les activités développées par *Creative Villages?* et le choix de pratiques résolument contemporaines, ce lieu représente symboliquement une institution culturelle. Cela explique alors la difficulté éprouvée par certains habitants à passer le pas de la porte. D'ailleurs, lorsque les événements culturels occupent l'espace public, les villageois se montrent davantage curieux et engagent la discussion spontanément.

Afin de contourner cette difficulté à passer le pas de la porte du musée, l'on pourrait imaginer des événements culturels qui sortent des murs des institutions et vont à la rencontre du grand public.

Exposer dans l'espace public, dans des lieux de convivialité ou des lieux atypiques permet alors d'entrer davantage en contact avec le public. Cela donne également plus de visibilité aux projets artistiques.

8. *Les espaces de la participation culturelle*, Isabelle Moroni et Gaëlle Bianco, Cahiers de l'Observatoire de la culture – Valais 3, Canton du Valais, Service de la culture, 2016.

L'exemple de l'événement «Art en Demeure» réalisé par Balthazar Lovay (directeur artistique de Fri Art), Miriam Laura Leonardi (artiste) et Ben Rosenthal (artiste) pour le Palp festival 2017 témoigne de l'attrait que peut avoir l'art contemporain hors musée: à cette occasion, des appartements et jardins privés en vieille ville de Sion ont été ouverts au public et investis par des artistes. L'événement a rencontré un vif succès et a été fréquenté par le grand public et par un public de connaisseurs.

¿Creative Villages? n'a pas été en reste et a également investi des lieux divers et variés tels que: le Café des Mayens à Montagnon, les bains d'Ovronnaz, la ligne Leytron-Ovronnaz du car postal, le Café de la Coop à Leytron, etc.

La conférence-vernissage «Vignes en Mouvement» au Café des Mayens avec Jean-Henry Papilloud (historien) et Gilbert Vogt (photographe) a d'ailleurs été une réussite, qui s'explique notamment par la thématique, mais d'après moi surtout par le choix d'un lieu convivial, le café, où la barrière symbolique n'a pas d'effet.

Le choix d'une personnalité connue et respectée dans la région pour animer la soirée a probablement également eu un impact sur l'affluence.

2. Inclure des personnes/personnalités de la communauté

Dans le contexte d'un programme culturel pour un village, la décision d'impliquer une partie de la communauté pourrait alors se révéler stratégique. Plusieurs événements nous l'ont démontré, notamment le travail de François Dey (artiste) avec des jeunes musiciens de la région pour le concert d'ouverture de ¿Creative Villages?. Les interactions entre l'artiste et les jeunes ont provoqué des discussions au sein des familles et du village. Cette rumeur a attisé la curiosité de la communauté qui a répondu présent lors de cet événement. Comme l'explique Benoît Antille dans cet extrait, le facteur social amène davantage de public et le diversifie: *Très forts en Valais, les liens familiaux et les réseaux d'amitié peuvent mobiliser un public a priori pas ou peu intéressé qui se déplace pour soutenir un artiste qui appartient à un cercle de connaissances*⁹.

Cependant, ce seul facteur ne suffit pas toujours. Si l'ambition d'un projet artistique ou culturel est de se pérenniser, une collaboration plus suivie et plus intense avec la communauté semble nécessaire (voir certains projets participatifs ou relationnels).

Néanmoins, établir un dialogue, consulter et tenir compte des habitants dès le début du projet me semble pertinent afin de commencer sur de bonnes bases. Je pense par exemple au choix du titre du projet ¿Creative Villages?. Ce titre, proposé en référence à la «creative economy», a été approuvé par l'ensemble de l'équipe de recherche. Pourtant, le choix d'un titre de projet en anglais a fortement déplu à la communauté, qui s'est sentie peu concernée et qui se serait identifiée plus facilement à un titre en français.

9. *Arts Visuels en Valais: Un état des lieux*, Benoît Antille, Cahiers de l'Observatoire de la culture - Valais 1, Canton du Valais, Service de la culture, 2013.

Une piste serait donc de consulter les habitants et de choisir le titre du projet ensemble, éventuellement en créant un événement à cette occasion, en les mettant à contribution et en les faisant voter pour leur titre favori à l'issue de la journée.

3. Infiltrer des événements populaires

Casser l'image élitiste qui est projetée sur l'art contemporain et ses acteurs me semble nécessaire et urgent dans le contexte d'un village. Infiltrer des événements populaires permet d'entrer en dialogue, comme j'ai pu le constater lors de notre participation au rallye de l'université populaire de Leytron. Le stand de *Creative Villages?* se trouvait dans l'ancienne église et impliquait une courte visite de l'exposition en cours, suivie d'un quiz. Par le travail de médiation de l'exposition et la convivialité de l'événement populaire, ainsi que par les propositions artistiques en lien avec le paysage de la commune, les participants ont globalement apprécié l'exposition et un pont a ainsi été créé, un début de dialogue établi.

III. EN TANT QU'ARTISTE...

Réflexions

Créer pour soi / créer pour les autres

Je pense qu'en tant qu'acteurs culturels nous devons être conscients de l'impulsion première qui nous anime. Quelles que soient les raisons que nous invoquons, nous réalisons des projets artistiques d'abord pour nous-mêmes, parce que nous avons envie de les faire, parce que nous avons besoin de les faire, parce que nous croyons que cela peut amener quelque chose, un regard, des questions, sur un lieu, un processus, un système, ou un aspect politique, sociologique, social... Certains diraient même que la précarité peut également nous pousser à réaliser certains projets afin d'obtenir un financement.

Créer pour les autres - redonner à la communauté

Lorsqu'un projet culturel s'implante dans un nouveau territoire, les réactions de la communauté peuvent être variées : d'un sentiment d'invasion ou de colère, à l'indifférence, à l'enthousiasme. Mais ce qui est invariable, c'est que tous les projets culturels s'inspirent d'une manière ou d'une autre du lieu où ils se développent et qu'ils reposent tous de manière sporadique ou régulière sur l'aide des habitants de la région. Bien que des échanges de bons procédés aient souvent lieu (commandes chez les entreprises de la région, etc.), l'on oublie parfois de redonner à la communauté qui nous accueille, l'on oublie de la consulter pour connaître ce dont elle aurait besoin ou ce qu'elle aimerait recevoir.

Se poser la question de l'adresse

En tant qu'artistes, nous sommes amenés, selon notre façon de travailler, à interagir étroitement avec le lieu d'exposition et son contexte. Des recherches sur l'histoire du lieu peuvent être menées, des observations sur l'architecture

ou l'environnement peuvent déboucher sur des formes produites pour et avec le lieu. Ces travaux artistiques questionnent alors un aspect du lieu d'exposition, que ce soit sa nature – un *white cube*, un ancien site industriel, une maison de maître, un bâtiment public, la nature... – ou le contexte où il se situe – utilisations précédentes du lieu (ancienne usine par exemple), contexte géo-socio-politique de la ville ou du village où se trouve l'institution : le lieu.

Si tant d'attention est portée à ces aspects, la question du public reste paradoxalement parfois délaissée. S'il est vrai que les institutions disposent de leur public, et que cette question se règle donc facilement (l'on s'adresse soit à un public averti, soit à un public qui pourra bénéficier de médiation), dès que l'on sort du contexte institutionnel ou muséal, il me paraît nécessaire de se poser la question de l'adresse.

Réfléchir à la question de l'utilité

Hors des musées et des institutions culturelles, est-ce vraiment raisonnable de négliger la question de l'utilité du projet (ou de l'art en général)? En effet, sans les moyens de communication et de médiation dont disposent certaines structures, comment entrer en dialogue avec le public? Comment légitimer sa pratique et éveiller de l'intérêt pour une audience de non-initiés?

Les acteurs et producteurs culturels et amateurs d'art rechignent ou ne souhaitent généralement pas aborder la question de l'utilité de l'art.

Cependant, «l'art pour l'art» ne fonctionne à mon avis très bien que si l'on reste dans le contexte institutionnel ou muséal. Mais si l'on sort de ces lieux et que l'on se frotte au grand public, inlassablement l'on vous demande pourquoi vous avez fait cela et dans quel but. Généralement, les artistes répondent en expliquant pourquoi la question de l'utilité n'est pas pertinente quand l'on conçoit une œuvre d'art!

Mais à mon avis, dans le contexte d'un village, nous ne pouvons pas nous permettre de botter en touche. Les problématiques de cet autre public nécessitent une réponse à cette question ; ils ont besoin de comprendre.

La question de l'utilité peut être interprétée dans un sens très large. Ma réponse est d'essayer de réaliser des projets en lien avec les problématiques de notre société contemporaine. Questionner ou proposer un regard sur des aspects touchant au genre, à la race, à la classe, à l'économie ou à l'écologie peut être une réponse à ce besoin de rendre l'art utile. En effet, en proposant un regard ou un questionnement en lien avec ces questions de société, nous tendons des ponts entre le monde et notre pratique. Dans mes jours optimistes, je dirais même que certains projets artistiques parviennent parfois à poser des questions, à développer un regard critique, à imaginer le vivre ensemble.